BnF Gallica

Les colonies françaises en 1858 / par M. E. Roy,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Roy, Élie (Cecil-Jean-Noël-Élie, agent central des banques coloniales). Les colonies françaises en 1858 / par M. É. Roy,.... 1858.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
reutilisationcommerciale@bnf.fr.

ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DE L'OCEANIE.

TAITI[1].

Bien que l'île de Taïti ne soit pas, dans l'ordre des dates, le premier de nos établissements de l'Océanie, comme elle en est le chef-lieu, nous commencerons par elle la description de nos possession dans ces parages.

Occupation. — L'occupation de Taïti a fourni la matière de débats parlementaires qui ont eu, à une autre époque, un très-grand retentissement, et forment une page fort curieuse de l'histoire de la France constitutionnelle. Il est inutile d'entrer ici dans des détails que chacun peut se remémorer facilement; nous rappellerons seulement, en quelques mots, les différentes phases de la question soulevée par l'établissement du protectorat.

Une pensée de politique maritime avait inspiré à la France, en 1843, l'idée de former, à des distances échelonnées autour du globe, des établissements d'une étendue restreinte, et choisis dans les conditions nécessaires pour servir à la fois de points d'appui à nos stations maritimes et de centres d'échanges pour notre commerce.

C'est par application de ce système qu'eurent lieu successivement l'occupation de l'île Mayotte dans le canal de Mozambique et celle des îles Marquises. Procurer à nos bâtiments de guerre, ainsi qu'à nos navires de commerce, et principalement à nos baleiniers, un lieu de relâche et de ravitaillement dans l'Océanie; assurer à la France une des meilleures positions militaires et maritimes que présentent ces archipels : telles avaient été les considérations dominantes qui avaient motivé la prise de possession des îles Marquises; telles étaient également celles qui avaient amené d'abord notre intervention dans les affaires de Taïti, puis notre établissement dans ce pays.

Depuis fort longtemps déjà, des Européens de toutes nations étaient établis à Papéiti. Les missionnaires anglais y avaient

[1] Voir, page 112, les gravures extraites de l'*Illustration*.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

fait depuis 1797 une active propagande, et leur influence y était assez grande pour que la religion protestante y fût devenue la religion d'Etat et que l'un d'entre eux eût été appelé aux conseils de la reine. De notre côté, nous avions établi à Papéiti, dès 1838, de l'agrément de Pomaré, un consul chargé de protéger nos nationaux et de contre-balancer la prédominance anglaise, qui menaçait de peser sur le libre exercice des institutions locales. On le voit, les deux nations étaient en présence, et, malgré l'entente apparente des deux gouvernements, il devait en résulter à la première occasion quelque conflit, pour peu qu'un seul des agents dépassât son mandat par zèle exagéré ou par antipathie nationale. C'est ce qui arriva. En attendant, les partis s'observaient; la reine, subjuguée par la présence d'un bâtiment de guerre français (la *Vénus*), contractait avec M. Dupetit-Thouars, son commandant, une convention ayant pour objet la protection des sujets français et de nos intérêts commerciaux. Elle acceptait M. Moerenhout comme notre mandataire et le représentant de la France. Mais bientôt, obéissant à d'autres sollicitations, elle méconnaissait ses engagements au point de persécuter nos nationaux et de laisser commettre un commencement d'attentat sur la personne de notre consul et sur celle de sa femme, qui devait succomber aux suites des mauvais traitements exercés contre elle. Les contradictions de la reine accusaient visiblement la main des missionnaires protestants, et surtout celle de M. Pritchard, homme multiple, qui exerçait à la fois les trois fonctions peu compatibles de consul, de missionnaire et de trafiquant.

Le passage à Taïti de M. Dumont d'Urville, alors en mission de reconnaissance vers le pôle Sud, avait produit un effet salutaire sur la reine et une certaine intimidation vis-à-vis de M. Pritchard. Une satisfaction avait été obtenue : l'un des meurtriers de M^me^ Moerenhout, Taïtien d'origine, avait été pendu; l'autre, qui était Anglais, avait pu s'échapper. Mais le caractère léger de Pomaré, l'esprit rancunier du consul anglais n'avaient pas tardé à reprendre leurs droits. Une loi votée au Corps législatif indigène interdit toute propagande catholique, et défendit aux étrangers d'acheter des terres; en même temps, Pomaré écrivait à la reine Victoria une lettre qui était une sorte d'offre de protectorat. L'apparition de M. Cécille avec l'*Héroïne* leva les difficultés opposées à notre consul pour la possession de son terrain, par suite de l'application de la seconde disposition de cette loi.

La présence, en juin 1839, de l'*Artémise*, commandée par M. Laplace, qui avait relâché près de Papéiti, eut pour effet de faire ajouter au premier traité une nouvelle clause assurant à Taïti le libre exercice de la religion catholique. Les bonnes dispositions alors ressenties par la reine s'augmentèrent par l'apparition à Taïti du brick le *Pilade*, sous les ordres du commandant Bernard.

Cette influence heureuse exercée sur la reine n'empêchait pas néanmoins le gouvernement local et les chefs de faire subir à nos nationaux de nouvelles vexations. Des missionnaires catholiques proyenant de Noukahiva, et conduits par M. Caret, tolérés d'abord, furent bientôt chassés du terrain qu'on leur avait permis d'occuper.

Cependant, les chefs reconnaissaient que le gouvernement de Taïti ne pouvait plus conserver son indépendance sans l'appui et la protection d'une des nations européennes qui avaient la main dans ses affaires. Les plus influents de ces chefs, Itoti, Paraïta, Taerapa et même Tati, le mari de la reine, prirent, en septembre 1841, la résolution de demander à la France son protectorat. La demande était dressée, quand l'intervention des résidants anglais et l'arrivée d'un navire de S. M. britannique, le *Curaçao*, firent annuler la décision prise.

Les vexations contre les Français continuèrent jusqu'à l'arrivée en rade de Papéiti de M. Dubouzet, commandant de l'*Aube*. Cet officier se fit rendre compte des faits et en obtint réparation. Ceci se passait au moment où l'amiral Dupetit-Thouars concluait avec les chefs des Marquises la cession de cet archipel à la France. L'amiral apprit les démarches et la situation du commandant de l'*Aube* ; dans le but d'appuyer ses actes et, en même temps, de ravitailler ses bâtiments, il se dirigea sur Taïti, en vue de laquelle il arriva, avec la *Reine Blanche*, à la fin d'août 1842.

Là, il reçut les plus vives réclamations, de la part de nos nationaux, sur l'injustice, l'inconséquence et la faiblesse du gouvernement de Taïti. L'amiral résolut de mettre fin à cette situation de bascule et d'obtenir enfin des garanties sérieuses de l'exécution des promesses sans cesse renouvelées et sans cesse trahies : il demanda l'exécution pleine et entière du traité Laplace. M. Pritchard était alors absent de Taïti ; et malgré ses alliances anglaises (un Anglais avait épousé sa cousine), la reine n'hésita pas, de son plein consentement, à acquiescer à la pro-

position des chefs. En conséquence, elle envoya à l'amiral Dupetit-Thouars un message signé de tous les chefs (sauf Pafaï alors malade, mais qui y donna, plus tard, son adhésion), et elle réclama la protection de la France.

Le 9 septembre 1842, le protectorat fut accepté par l'amiral, sauf ratification du gouvernement français. Voici la teneur de l'acte qui devait recevoir l'acquiescement de la reine, la sanction du roi de France, et former la base de notre souveraineté sur Taïti :

« 1° Maintien de la souveraineté de la reine et de l'autorité « des principaux chefs ; toutes les lois et tous les règlements « doivent continuer à émaner de la reine et à être signés par « elle ;

« 2° Droit de propriété des indigènes sur les terres, et droit « de faire juger exclusivement par les tribunaux du pays les « contestations relatives à ce droit de possession ;

« Liberté générale des cultes et indépendance des ministres « de toute religion.

« A ces conditions, la reine et les chefs ont demandé la pro- « tection du gouvernement français, et lui ont abandonné la « direction de toutes les affaires avec les gouvernements étran- « gers, les règlements de port, etc.; en le chargeant, en outre, « de prendre telle ou telle autre mesure qu'il pourrait juger « utile pour la conservation de la bonne harmonie et de la « paix. »

Les consuls d'Angleterre et des États-Unis s'étaient empressés d'adhérer au nouveau traité, et la population en avait accepté avec enthousiasme les termes et l'esprit ; les missionnaires et les résidants anglais eux-mêmes s'étaient joints à ces démonstrations par des adresses rédigées en commun. Le pavillon français fut placé sous la forme d'un *Yack* dans le pavillon de Taïti et arboré sur le fort Motou-Outa.

Un conseil provisoire fut institué pour exercer le protectorat. Un gouverneur militaire et un capitaine de port furent nommés à Papéiti, et un commissaire du roi fut chargé des rapports directs avec la reine. La *Reine-Blanche* s'éloigna, laissant l'île parfaitement calme.

Un capitaine anglais commandant la *Favorite*, envoyé de de Sydney pour observer notre position, rendit loyalement hommage à notre administration.

Un second navire, le *Talbot*, remplaçait bientôt la *Favorite*, et son commandant, le capitaine Thompson, commençait par

de sourdes manœuvres à nous causer de sérieux ennuis, lorsque l'arrivée de deux bâtiments français, la *Boussole* et le *Bucéphale*, vint rétablir l'ordre et le prestige de la France : le *Talbot* mit subitement à la voile.

Mais bientôt reparaissait à Taïti, sur la *Vindicative*, l'ennemi acharné de la France, M. Pritchard, qui, ayant entraîné à ses idées le capitaine Toup-Nicholas, commençait à prêcher la croisade contre les Français, séduisait de nouveau la reine par de riches cadeaux et l'intimidait par des menaces. Les embarras qu'eut alors à traverser le gouvernement provisoire de Taïti furent de toutes sortes et s'aggravèrent de plus en plus par la haine aveugle que le capitaine Nicholas portait au nom français, et par les rancunes et les honteuses spéculations de M. Pritchard. Un conflit entre les deux marines s'en fût suivi sans la fermeté prudente de M. Reine, gouverneur militaire, et des officiers qui le secondaient. Mais, rappelé par des ordres supérieurs, le capitaine Toup-Nicholas dut laisser son œuvre inachevée, et même révoquer une proclamation qu'il avait lancée contre le protectorat. Le consul anglais fut même amené à reconnaître ce protectorat, le 5 août 1843 : ceci eut lieu pendant le séjour à Taïti du capitaine Mallet commandant l'*Embuscade*.

Ce bâtiment était encore à Papéiti quand M. l'amiral Dupetit-Thouars s'y rendit, le 1er novembre 1843, pour notifier à la reine l'acceptation du protectorat dont il venait de recevoir la nouvelle officielle. Le 4 novembre, arrivait à Papéiti, avec l'*Uranie* et la *Danaé*, M. le capitaine de vaisseau Bruat, revêtu du double titre de *gouverneur des établissements français de l'Océanie et de commissaire du roi* près la reine Pomaré.

Toute opposition ouverte de la part de M. Pritchard paraissait impossible : il n'en fut pas ainsi ; il persuada à la reine de refuser de hisser le pavillon du protectorat ; il obtint d'elle une résistance telle à toutes les injonctions, que l'amiral Dupetit-Thouars, ne pouvant voir Pomaré ou n'en recevant pas de réponse, lui adressa la sommation d'avoir à rétablir le pavillon du protectorat, et à exécuter le traité, sous peine de perdre son pouvoir. Pomaré, circonvenue par Pritchard, qui l'avait recueillie dans sa propre maison, résista encore ; alors, le 6 novembre, le débarquement de nos troupes eut lieu ; la demeure de la reine fut entourée ; le pavillon français y fut arboré ; la reine fut déclarée déchue, et l'île fut occupée au nom de la France. Le 8 novembre, M. Bruat fut installé comme gouverneur, et, le 12, il reçut, dans l'ancienne demeure de la reine,

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

devenue l'hôtel du gouvernement, des députations des chefs de Taïti et des îles voisines.

La prise de possession de Taïti ne fut pas ratifiée, et le gouvernement français donna l'ordre de rétablir le protectorat sur les anciennes bases.

Mais dans l'intervalle l'île s'était en partie soulevée ; des rassemblements hostiles s'étaient formés dans plusieurs districts : la guerre était inévitable. Un poste français, établi à Taravahu, sur l'isthme qui sépare Taïarabu du reste de l'île, avait même été attaqué par les indigènes, qui avaient été repoussés.

Bientôt un centre de résistance s'était formé sur un point élevé de l'île appelée *Mahahena* ; des retranchements et trois enceintes de redoutes protégeaient mille à douze cents combattants indigènes bien armés et déterminés. Le 17 avril 1844, M. le gouverneur Bruat débarque en face de *Mahahena* avec 248 marins détachés de l'*Uranie*, de l'*Embuscade*, de la *Meurthe* et du *Phaéton*, et 148 soldats d'infanterie, en tout 441 hommes ; après une lutte acharnée, en onze heures d'un combat corps à corps, cette position fut enlevée à la baïonnette.

L'issue de cette brillante affaire, qui ne nous avait coûté que 16 morts, dont 2 officiers, et 52 blessés, parut décourager les indigènes ; mais à la fin de juin de nouvelles hostilités éclataient. Il fallut reprendre l'offensive ; les 29 et 30 juin, une colonne composée de 405 hommes, matelots et soldats, et de Taïtiens auxiliaires atteignit les insurgés à *Hapapé* (pointe Vénus) et leur fit éprouver des pertes importantes. Dans la nuit du 29 au 30, M. le capitaine de corvette Bonard surprit avec 150 hommes, à *Faâa*, les insurgés dans leur camp, et les dispersa après une vigoureuse résistance dans laquelle ils laissèrent un nombre considérable des leurs.

Ces deux défaites successives des indigènes les intimidèrent pour quelque temps. M. Bruat présida même une assemblée des chefs et juges qui eut lieu le 31 juillet 1845, et dans laquelle furent révisées plusieurs dispositions importantes du code indigène ; ses observations y furent écoutées avec respect, et les modifications qu'il proposait furent adoptées sans conteste.

Mais encouragés par certaines influences hostiles à la France, certains chefs entretenaient toujours contre notre domination un mécontentement qui se traduisit bientôt par des attaques contre Papéiti et les autres points occupés par nos troupes.

Le gouverneur résolut de mettre fin, par un grand coup, à cette guerre de partisans. Le 8 mai 1846, avec 800 hommes, il chassa, sans coup férir, les insurgés de positions fortifiées qu'ils occupaient à Papana, Ahonn et Tapahi. Il établit un blockaus sur ce dernier point, et s'empara, malgré une vive résistance, des positions de Pepenoo. Après quelques jours de repos, il entrait, le 24, dans la vallée de Fautahua, et arrivait, le 29, devant Punavia, point dominé par une montagne à pic couverte de retranchements, d'où les indigènes menaçaient Moorea et par où ils recevaient leurs munitions. Un assaut vigoureux, exécuté par les volontaires et les Taïtiens auxiliaires, nous mit en possession de cette redoute, d'où les insurgés roulaient sur nos troupes des quartiers de rochers, et faisaient pleuvoir des projectiles de toute nature. Cet important combat nous coûta la perte d'un brave officier, M. de Bréa, commandant des troupes, qui, entraîné par son ardeur, s'exposa aux décharges de l'ennemi : un coup de feu l'atteignit à la poitrine et le frappa mortellement.

Le 17 décembre suivant, un coup de main plus hardi encore mettait en notre pouvoir la forteresse de Fautahua, considérée comme inexpugnable.

Cette affaire, qui terrifia les Taïtiens, détermina leur soumission, le 22 décembre. Après la livraison d'une partie des armes au pouvoir des insurgés, les chefs principaux de l'insurrection, Utomi et Maro, suivis de plus de mille personnes de Punaroo, jurèrent fidélité au gouvernement du protectorat. Cet exemple était suivi, le 24 décembre, par les autres chef rebelles, qui, après avoir demandé la paix, vinrent eux-mêmes à Papéiti se soumettre et livrer leurs fusils.

Notre domination sur les deux îles de Taïti et de Moorea, désormais assurée, n'a plus subi aucune atteinte. Depuis lors, par une interprétation intelligente et mesurée de l'acte de protectorat, le gouvernement indigène, conservé intact, a fonctionné d'une manière de plus en plus fructueuse pour l'amélioration du sort de la population, pour le progrès des mœurs et de la civilisation. Des délibérations de l'assemblée locale, composée des grands juges et de délégués des divers districts, sous l'inspiration du gouvernement français, sont sorties successivement la révision des lois de régime intérieur, et l'élaboration de nouveaux règlements qui forment aujourd'hui un code complet.

Avant l'occupation. — Les géographes ne sont pas d'accord sur le nom du navigateur auquel est due la découverte de Taïti. Les opinions les plus accréditées attribuent cet honneur à l'Espagnol Pedro Fernandez de Quiros, mais la description que ce marin fit de l'île qu'il nomma *Sagittaria* ne paraît pas s'accorder avec celle de notre possession océanique. Les premières notions sérieuses que l'on ait eues sur cette terre sont dues à Wallis qui l'aperçut le 19 juin 1767 et la nomma île de Georges III ; et l'honneur de sa description exacte revient à Bougainville qui y toucha en avril 1768, et en rapporta, avec son nom actuel qui a prévalu, des récits merveilleux sur l'hospitalité de ses habitants, la beauté de ses sites et la douceur de son climat.

Cook y vint, en 1769, observer le passage de Vénus, et donna le nom de cette planète à la pointe de l'île, où il plaça le siége de ses observations. En 1773 et 1777, il compléta la reconnaissance des autres îles de l'archipel, qu'il nomma groupe des *Iles de la Société*. Les missionnaires anglais s'établirent à Otaïti en 1797, et firent un prosélyte du roi Pomaré. Obligés de fuir à Moorea, ce chef les suivit. Ce ne fut qu'en 1815, après la bataille de Punavia qui restitua son pouvoir à Pomaré, qu'ils purent rentrer avec lui dans l'île.

Avant l'arrivée des Européens, la société taïtienne était constituée sur des bases oligarchiques, qui balançaient, par une sorte de pondération, le pouvoir royal, lequel empruntait à la tradition une investiture divine. Le fondateur du premier temple (maraï) consacré à la Divinité fut, en effet, tout à la fois le premier roi et un demi-dieu lui-même. Les prêtres exerçaient leur ministère au maraï de Raïatea, en vertu d'une délégation des princes, qui restaient propriétaires du temple et de l'idole.

Au-dessous du pouvoir suprême se groupaient trois classes hiérarchisées : celle des *Arii* ou princes; celle des *Raatira* ou petits chefs et propriétaires fonciers; celle des *Manahune* ou gens du peuple. De l'alliance des deux premières castes étaient nés les Eietoaï, classe intermédiaire à qui était dévolu le gouvernement héréditaire de certains districts. Les *prêtres*, bien que se succédant généralement par ordre de filiation, avaient un pouvoir révocable qu'ils tenaient du roi, dont ils étaient les instruments dociles.

Les trois classes principales étaient tranchées, et nul ne pouvait s'élever de l'inférieure vers la supérieure ni déchoir. Il arrivait pourtant parfois que, par une rare exception, le Manahune

pouvait obtenir le titre de Raatira. Il devenait plus aisément prêtre, mais il conservait dans ces fonctions un rang inférieur.

La puissance du chef suprême était tempérée par le besoin qu'il avait de s'appuyer à la fois ou tour à tour sur les diverses castes ; mais elle n'en était pas moins absolue en droit. Le chef disposait de fiefs importants, et percevait à titre de présents des impôts considérables.

Quant aux mœurs, bien qu'entachées de débauche et se prêtant à l'adultère et même à l'infanticide, elles étaient, sous d'autres rapports, exemptes des coutumes barbares des peuples primitifs. L'hospitalité se pratiquait comme dans la vieille Europe, avec une grande bienveillance ; le cannibalisme n'existait pas et les crimes contre les personnes étaient extrêmement rares. L'infanticide n'excluait pas, chose singulière, le respect des enfants, et la famille était constituée sur certaines bases raisonnables : bien que donnant à la femme une position subalterne, la loi lui reconnaissait, par une sorte de compensation, un degré de noblesse supérieur à celui de l'homme dans l'ordre de filiation [1].

Sous le rapport de la vie matérielle, chaque chef de famille fournissait aux besoins de son entourage par la culture, la chasse ou la pêche. La nourriture consistait principalement dans le taro, l'igname, le fruit de l'arbre à pain, le feï, et dans la viande du cochon, que l'on croit originaire de l'île.

Les vêtements étaient fabriqués avec des fils d'une écorce d'arbre tressés grossièrement par les femmes et teints avec des sucs de plantes : ils cachaient à peine la nudité.

En fait de religion, les Taïtiens adoraient une foule de dieux et croyaient à une sorte de transmigration des âmes qui n'était pas dépourvue d'une certaine élévation ingénieuse. Les sacrifices humains n'étaient pas inconnus à ce culte, qui développait une grande pompe ; mais, par une sorte de pitié suprême, la victime était frappée au moment où elle ne pouvait s'y attendre ; on lui épargnait ainsi les horribles apprêts du supplice.

Avant l'époque de la reconnaissance de la suprématie de Pomaré sur tout l'archipel, chacune des îles qui le composent reconnaissait un ou plusieurs chefs d'investiture divine. A Taïti, on en comptait neuf indépendants les uns des autres, souvent en guerre, mais conservant leur pouvoir et leur apa-

---

[1] Voir, pour plus de détails sur la société taïtienne, un travail de M. de Bovis inséré à la *Revue coloniale*, 2e série, t. XIV, p. 571.

nage. A l'arrivée des missionnaires anglais, Pomaré, chef du Porionuu, qui venait d'hériter par adoption des possessions et du nom de Té-maré, les accueillit avec déférence et s'empressa de se convertir à la religion nouvelle, dont il se fit plus tard un instrument pour l'accroissement de sa puissance.

Forcé d'abord de se retirer à Moorea, dont il avait hérité en partie, il revint en 1815, au moment favorable, et, avec l'aide du chef Mahine des *îles sous le vent*, il rassembla des forces dont le commandement fut confié à sa belle-sœur Huahine, femme d'une rare énergie. Une grande bataille, livrée dans le district d'Oropa, et dans laquelle Pomaré fut victorieux, assura à la fois sa suprématie et le triomphe du christianisme.

L'action des ministres protestants, établie dès lors sans conteste, s'étendit bientôt sur tout l'archipel. Elle eut pour premier effet la suppression des sacrifices humains ; elle eut également une heureuse influence sur la pacification du pays et sur les violences exercées envers les prisonniers de guerre ; mais elle fut presque impuissante pour l'amélioration des mœurs, qui sont restées à peu de chose près ce qu'elles étaient avant leur arrivée. Néanmoins, grâce à eux, l'instruction a fait de très-grands progrès dans cette île ; beaucoup de Taïtiens savent lire et écrire, et une presse établie à Eiméo pouvait à peine suffire aux besoins de lecture des indigènes.

Mais c'est surtout sur la forme du gouvernement que la prédominance des idées protestantes produisit les meilleurs effets. Les chefs adoucirent d'abord vis-à-vis des populations l'exercice de leur pouvoir ; puis, Pomaré II, dérogeant peu à peu aux traditions despotiques, les appela dans ses conseils à l'instigation des missionnaires ; de là l'origine de ce gouvernement, qui s'établit et s'exerce encore aujourd'hui au grand étonnement des nations européennes. La participation des chefs dans le pouvoir, admise temporairement d'abord, comme une condescendance du souverain, prit bientôt le caractère d'un droit du peuple.

Pomaré II mourut en 1821, laissant un fils d'un an dont la régence fut confiée à sa mère Teremoïmoï, puis à la sœur de celle-ci, Aripaïa Pomaré Vahine. Ce fut pendant cette minorité, en 1823, que le pouvoir représentatif se constitua décidément à Taïti. Il fut décidé que des députés élus dans chaque district, à la pluralité des voix, s'assembleraient annuellement dans le but de discuter et de promulguer de nouvelles lois, ou d'amender les lois déjà existantes.

Vers 1825, Pomaré III mourut, et la jeune Aïmata, sa sœur, fut proclamée reine, sous le nom de Pomaré-Wahine Ire. Elle avait alors seize ans. Depuis lors, le gouvernement taïtien est resté entre ses mains.

Hydrographie et topographie. — L'archipel auquel appartient Taïti comprend douze îles ou îlots, dont cinq, *Taïti*, *Moorea*, *Tetiaroa*, *Maïtia* et *Matta*, sont placés sous le pavillon du protectorat. Le groupe entier se trouve compris entre le 150° 20′ et le 154° 30′ de longitude Ouest de Paris, et entre le 16° 15′ et le 18° de latitude Sud ; il s'étend dans la direction du N. O. au S. E. sur une longueur de 70 lieues marines et une largeur moyenne de 10 lieues.

A 100 lieues dans le S. E. de Taïti se trouve l'archipel des Pomotous, composé d'un grand nombre d'iles soumises également au protectorat et gouvernées par des chefs indigènes.

L'île de Taïti, la seule dont nous ayons à nous occuper ici, est de forme arrondie ; elle est formée par deux péninsules, réunies dans le S. S. E. par un isthme d'une largeur de 2 milles.

L'étendue totale des deux péninsules est de 36 milles 1/2 dans la plus grande longueur, du N. O. au S. E. et de 108 milles de circonférence.

La superficie de la plus grande est environ de 1,135 kilomètres carrés ; celle de la plus petite de 365 kilomètres carrés, soit en totalité 1,500 kilomètres carrés.

L'aspect général de Taïti est extrêmement agréable : ses hautes montagnes, qu'on aperçoit à 30 lieues par un beau temps, l'annoncent d'une façon imposante ; mais, en approchant, l'œil est plus agréablement récréé par la vue du rivage où règne, sans interruption, une zone de terres basses contenant de magnifiques plaines, des vallons pleins d'ombre et de jolies baies parsemées d'habitations. Cette lisière de terrain bien boisé, bien arrosé, s'étend jusqu'à la pointe Vénus, pointe septentrionale de l'île où la mer vient écumer sur les brisants.

L'île de Taïti est de formation volcanique comme les autres îles des archipels environnants. On retrouve sur plusieurs points les traces de ce soulèvement ou de l'action du feu intérieur. Une haute montagne, appelée le *Diadème*, paraît être le centre de ce travail souterrain. Néanmoins, contrairement à ce qui se présente généralement, bien que le terrain soit tourmenté

et inégal, bien que des laves, des scories et des ponces accusent une fusion ancienne des éléments du sol, les richesses minéralogiques de l'île paraissent être nulles. Les recherches faites n'ont donné jusqu'ici aucun résultat sérieux. On n'a trouvé jusqu'à présent que quelques parcelles de sulfure de fer.

A l'action volcanique paraît s'être joint dans la composition du sol le travail des madrépores, qui cerclent la plupart des îles du groupe d'une ceinture de coraux, et ont présidé seuls à la formation de plusieurs d'entre elles [1]. Taïti est entourée par cette enceinte qui, interrompue seulement dans certains endroits, ne laisse guère qu'en regard des vallées, des passages qui permettent aux bâtiments d'accoster et de mouiller dans les diverses baies.

Rades. — La plus importante des baies de Taïti est celle de Papéiti ou Papéete. Sans être la meilleure de l'île, cette rade est la plus facile pour l'accès, la plus commode comme mouillage et la plus sûre pour les bâtiments du commerce. Elle a de 5 à 13 brasses de profondeur, avec fond de sable vaseux. On y rencontre quelques coraux, mais qui ne présentent aucun danger ; l'abri qu'elle offre est complet en toute saison, même par les vents du Nord fort dangereux dans ces parages à l'époque de l'hivernage.

Bornée à l'Est par la pointe de Faré-Noé, à l'Ouest par celle de Nutéré, la plage qui borde la rade se développe en arc de cercle ; le récif ferme le mouillage du côté de la mer. La ville s'étend d'une pointe à l'autre, ayant à son centre un petit môle qui sert d'embarcadère.

Papéiti est le siége du gouvernement du protectorat. Notre premier établissement, formé d'abord dans le Sud de la rade, a été porté dans l'Est au point dit Fare-Uté, où on a construit, sous l'administration de M. le commandant Bonard, un bassin de radoub, et sous le gouvernement de M. Page un chenal et de vastes magasins autour desquels sont venues se grouper les habitations des commerçants européens. Ces travaux ont été faits avec le concours volontaire des indigènes.

Placée sur le passage des bâtiments baleiniers qui se rendent dans les mers du Sud, et trouvent sur ce point des moyens de

---

[1] Voir, sur le travail des madrépores, un article de M. le commandant Tricault intitulé : *Conséquences physiques de la compilation des documents nautiques*. — Extrait des *Sailing Directions* de Maury (*Revue coloniale* d'octobre 1857). Article *Mollusques et zoophytes*.

radoub, la rade de Papéiti était déjà très-fréquentée en 1843. Le mouvement du port donne, en effet, pour cette année :

67 bâtiments baleiniers, dont 6 français, 59 américains et 2 anglais;
19 bâtiments de commerce : 6 français, 3 américains, 8 anglais, 1 danois et 1 hambourgeois;
12 caboteurs montés par 61 hommes;

---

98 navires jaugeant en tout 27,725 tonneaux, montés par 2,263 hommes d'équipage, et représentant une valeur de chargement de 12,809,700 fr.

A 2 milles au Nord de Papéiti, on rencontre le petit port de *Toanoa*, peu fréquenté aujourd'hui, mais dont la passe donne aux navires la faculté de se rendre à Pepéiti par un canal en dedans du récif.

A *Matavaï*, un peu au Nord de Papéiti, se trouve un autre mouillage, qui a un peu plus de 1 mille dans sa plus grande largeur, de la pointe Vénus au cap Taharaï. Couvert au Nord par la pointe Vénus et les récifs qui la bordent, à l'Est et au Sud par de hautes terres, il est abrité des vents alizés du S. E. qui règnent pendant la majeure partie de l'année, mais il reste ouvert aux vents du S. O. qui, à certaines époques, soufflent avec une grande violence et soulèvent une forte houle. Cette circonstance le rend dangereux pendant six mois de l'année, de novembre au mois de mai. Il présente d'ailleurs un fond de sable d'une bonne tenue, de 5 ou 6 brasses d'eau à 1 encablure de la côte. Au N. O. du rivage on rencontre un danger formé par un banc de madrépores appelé banc du Dauphin. La proximité de cette rade de celle de Papéiti fait qu'elle n'est que rarement fréquentée.

On rencontre sur ce point un temple et une maison de mission construite à l'européenne.

Sur la côte Est, à l'extrémité Nord du district de Hidia, se trouve le *mouillage* dit de *Bougainville;* on y pénètre par une coupure de récifs large de 2 encablures, et profonde de 30 à 35 brasses. La rade est vaste et présente un fond de sable qui varie de 9 à 35 brasses. Elle est bornée au Sud par un récif, et n'offre pas une grande sécurité.

Dans le Sud de l'île proprement dite, sur le territoire de Papara, à l'Ouest de la pointe Popoti, se trouve encore un mouillage dans une vaste baie qui n'a pas encore été explorée.

On rencontre encore sur la côte Ouest, dans le district d'Attahourou, les mouillages de Punavia et de Païoni. Le premier, situé au pied du Maraï; le second, plus au Sud, à 2 ou 3 milles de la pointe Mara. Les bâtiments peuvent, à la rigueur, mouiller par 18 brasses de fond, près de ce dernier cap.

La presqu'île de Taïrabou ne présente que quelques petites anses insignifiantes. On cite néanmoins le port d'Aïtapeha où Cook vint mouiller en 1773; il a au plus 1 mille de profondeur et renferme, à son centre, un îlot assez vaste.

En dehors de l'île de Moorea, qui offre un très-beau port appelé Opounohou et est divisé en petits districts comme Taïti, les abords de cette dernière île ne présentent que quelques îlots insignifiants; tels sont ceux de Tahiri au Nord, de Motu-Nono, de Fernuaino et d'Aïhutu à l'Est, de Puuru et de Mapel au Sud.

Cours d'eau. — L'île est arrosée par un grand nombre de cours d'eau qui descendent des montagnes centrales et se jettent à la circonférence dans toutes les directions en formant des vallées fertiles. Peu de rivières portent des noms. Nous pouvons néanmoins citer, au Nord, celles de *Tipaerui*, qui se jette à la mer près de Papéiti, de *Fautahua*, que borde un chemin conduisant à la montagne et au fort de ce nom, de *Hamuta*, de *Pirae*, de *Vaipopo*, d'*Ahonu*; celle qui arrose la vallée de Papenoo et reçoit plusieurs affluents; à l'Est, celles de *Mataéo*, de *Popoeia*, de *Faaone*; au Sud, celles de *Mataroa*, *Vaihiria*, *Vairaharaha*, de *Taharnu*, d'*Oro*; à l'Ouest, celles de *Vaïtupa*, *Faa-Iti*, *Oofere*, *Hapa*, *Papehue*, *Punaruu*, *Taapuua*, etc. Sur la presqu'île, celle de *Vaïtepia*.

Lac. — On ne trouve qu'un *lac* à Taïti; il porte le nom de Vaï-Hiria et est situé presque au centre de l'île sur le petit district de Vaïridi; il est placé sur une montagne à 460 mètres au-dessus du niveau de la mer; sa dimension est de $^3/_4$ de mille de circonférence environ; ses eaux paraissent alimentées par plusieurs sources tributaires; elles ont une température moyenne de 20 à 23 degrés centigrades. Il ne déborde jamais, quelles que soient les pluies; on lui suppose un déversoir souterrain.

On trouve sur la presqu'île, près d'Aïtapea, un étang peu considérable.

Les principales montagnes de l'île sont le pic d'Orohéna, qui présente deux pitons l'un près de l'autre, élevés de 2,237 à

2,232 mètres au-dessus du niveau de la mer; le pic d'Aonaï, qui mesure 2,130 mètres, celui de Patohoti, qui en compte 2,060, et le Diadème, dont nous avons parlé plus haut, placé au centre, mais moins élevé que les précédents.

Le territoire de Taïti est séparé en plusieurs grandes provinces formant elles-mêmes un grand nombre de districts sous le commandement de chefs plus ou moins puissants.

Ces provinces sont, d'après la récente carte de M. Adam Kulzycki [1] :

Au Nord, *Papeete*, *Te Porionuu*, comprenant les deux districts de *Arue* et de *Paré*.

Au Nord et à l'Est, *Te Aharoa*, comprenant les cinq districts de *Mahina*, de *Ue* et *Mehiti*, de *Ahuare* et de *Taero*.

Au Sud, *Teteva-i-Uta*, renfermant les districts de *Haumatavana*, de *Mataïea* et de *Papara*.

A l'Ouest, *Te Oropaa*, comprenant les deux grands districts de *Temano-Rua* et *Te Mano-Tahi*.

Au N. O., *Te-Fana* et *Ahuraï*, comprenant le district de *Faâa*.

Au centre, le district de *Haururu* qui va jusqu'à la mer au N. E.

Dans la petite presqu'île, on compte au N. E. quatre districts et six au S. O.

L'île Moorea renferme deux provinces : *Te-io-i-Raro* au Nord, et *Te-io-Inia* au Sud, et quinze districts.

Météorologie. — On distingue à Taïti, comme dans les autres contrées tropicales, deux saisons : la *saison sèche*, qui commence en avril et finit en décembre, huit mois d'un climat admirable, et l'*hivernage*, qui occupe le reste de l'année.

Dans la belle saison, les vents soufflent généralement du S. E. au N. E. par l'Est. La brise d'Est commence à neuf heures et tombe à cinq heures. A huit heures, descend un souffle du Sud qui rafraîchit l'atmosphère. Cette brise de terre est appelée *Oupé* par les indigènes.

Dans l'*hivernage*, la direction des vents est très-variable. Le vent d'Est amène la pluie et les orages. Les vents du Nord et du N. O. sont les vents de tempête ; leur durée ne dépasse pas quatre jours. La pluie tombe dans cette saison avec une violence extrême.

---

[1] Cette carte a été publiée par la *Revue coloniale*, numéro de juin 1857.

Le *baromètre* ne donne guère qu'une oscillation moyenne de 1,40.

Le *thermomètre* s'élève dans l'hivernage jusqu'à 34 degrés. Il s'abaisse dans les premiers jours de juillet jusqu'à 14 degrés. Sa moyenne en cette saison est de 29 degrés maximum le jour, et de 23 degrés 5 minimum la nuit. Les orages produisent parfois des variations subites de température de 10 à 11 degrés.

Dans la belle saison, la moyenne est de 27 degrés le jour, et de 20 degrés la nuit.

En juillet, le thermomètre descend à 14 degrés à Papéiti, et à 8 degrés au poste de Fautahua, à 620 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'excessive humidité de l'atmosphère peut être évaluée par les chiffres suivants de l'hygromètre qui marque jusqu'à 90 degrés par une chaleur de 34 degrés, et en moyenne 80 degrés, jamais au-dessous de 70 degrés.

Productions, cultures. — Le degré de fertilité du sol varie dans chacun des districts de l'île. Les terres les plus fertiles, les mieux exposées, les plus riches en plaines et les mieux cultivées sont situées sur la grande presqu'île, et, parmi celles-ci, les plus favorisées sont celles du Nord, du N. O., de l'Ouest et du Sud.

La partie orientale de l'île, remplie de petites vallées, et coupée par des sinuosités de montagnes, est exposée à des vents constants de l'Est et du S. E. qui la dessèchent. Le district le plus vaste et le plus riche paraît être celui de Papara, situé au S. O. En général, les bords de la mer, où se forment des plaines qui tendent à se prolonger par les amas de terres et de détritus descendant des montagnes, sont les plus favorables à la culture.

Les productions naturelles de Taïti sont extrêmement variées [1]. Nous citerons les principales :

Le *cocotier* qui sert à une foule d'usages ; ses fils forment des cordages ou se tressent en nattes, les feuilles servent à couvrir les cases. Le fruit entre dans la nourriture des indigènes. L'huile qu'on en extrait pourrait fournir un élément important de commerce. Elle alimente l'éclairage dans toutes les cases des indigènes.

---

[1] Voir au XVI[e] volume de la 2[e] série de la *Revue coloniale*, p. 655, la *Flore* de Taïti, dressée par M. Brousmiche.

L'*arbre à pain* est la base principale de l'alimentation des naturels; on le trouve partout en grande quantité. Il donne trois récoltes par an, en mars, juillet et novembre.

Cet arbre précieux est employé à d'autres usages de première utilité. Son tronc sert à creuser des pirogues, à faire des charpentes et des planchers; son écorce à la fabrication d'étoffes; ses feuilles à recouvrir les cases : ces toitures durent trois ans.

Le *taccapinnatifada*, qui croît dans les vallées humides, fournit une fécule appelée *pia* ou *pya*, qu'on extrait de sa tubercule, laquelle présente quelque analogie avec la pomme de terre. On en fait une grande consommation dans la colonie, et elle s'exporte en assez grande quantité sous le nom d'*arow-root*.

Le *taro* est l'objet d'une culture considérable de la part des indigènes; sa fécule entre dans leur nourriture.

L'*igname* se trouve en si grande quantité à l'état sauvage qu'elle n'est pas cultivée par les Taïtiens.

Le *manioc* vient très-bien à Taïti, mais sa culture est négligée; sa fécule, transformée en dextrine, puis en glucose, donne 38 p. % d'alcool.

On rencontre à Taïti une foule d'*arbres* produisant une *gomme* aromatique ou médicinale. Le caoutchouc, qui n'y vient pas naturellement, pourrait y être cultivé avec succès.

L'*indigo* vient à l'état sauvage sur plusieurs points de l'île; il croît dans tous les terrains et avec une grande rapidité; il ne s'écoule pas plus de deux mois entre le semis et la floraison de cette plante. Si l'on entreprenait de le préparer, on pourrait, à peu de frais, obtenir de très-beaux bénéfices.

On trouve dans l'île un grand nombre d'autres plantes tinctoriales, telles que le *casuarina*, nommé aïto par les indigènes, et qu'on appelle aussi *bois de fer*. Son bois a beaucoup de durée et sert aux constructions; on en extrait une teinture d'un beau rouge; son écorce est fébrifuge; l'*aleurites*, qui donne une teinture rouge, brune ou noire; le *morinda citrifolia*, *nono* des indigènes, y est très-répandu : sa racine teint en jaune; une autre variété, dite *umbellata*, fournit une teinture rouge; le *curcuma* donne une belle matière colorante; le *dica*, qui teint en jaune; l'*asclepias currasavica*, qui teint en jaune et en rouge; le *motuu* en noir.

Le *rocou*, importé à Taïti en 1845, y réussit très-bien et pourrait y donner de beaux produits. Le *mati*, espèce de baie, fournit aussi une couleur rouge.

M. Cuzent, pharmacien de la marine, a extrait récemment de la gomme de Mape (*inocarpus edulis*) une matière colorante, susceptible de fournir neuf nuances différentes, variant du noir au bleu, au vert, au violet, pour arriver au pourpre.

La culture de presque toutes les denrées dites *coloniales* pourrait être tentée avec succès à Taïti.

Le *coton* y est de qualité supérieure.

Le *café*, dont on a fait quelques essais, a donné d'excellents résultats.

Le *tabac* y serait d'une culture facile et productive.

Le *sorgho*, plante saccharine des plus précieuses, qui donne à la fois du sucre, de l'alcool et une teinture rose, rouge ou jaune, a été introduit à Taïti en 1851; il y vient dans tous les terrains, et promet, par la culture, de donner d'abondants produits.

La *canne à sucre* croît admirablement à Taïti; les indigènes en cultivent un peu, mais sa culture n'a pas été établie en grand. Le sucre qu'elle fournit est très-beau.

Plusieurs plantes oléagineuses très-précieuses viennent à Taïti : le *ricin* y a été importé depuis trente ans environ et croît à l'état sauvage.

La *noix de Bancoul*, le plus important de tous les produits de l'espèce, donne 66 p. 100 d'une huile excellente pour les divers besoins de l'industrie, et susceptible de la plus grande clarification. Ce seul produit, répandu dans toutes les îles de l'archipel, pourrait fournir annuellement 30,000 tonneaux à l'exportation.

Taïti produit encore un grand nombre de bois de construction, d'ébénisterie, de charronnage, assez difficiles à exploiter. Le nombre des plantes dont on ignore l'usage est incalculable.

En somme, Taïti offrirait des ressources agricoles, commerciales et industrielles immenses, si on pouvait plier au travail son indolente population; mais c'est là un de ces problèmes dont la solution paraît réservée à l'action lente du temps.

Le seul quadrupède indigène qu'on trouve à Taïti est une sorte de porc, qui tient le milieu entre le cochon domestique et le sanglier. Les naturels s'en nourrissent; ils le chassent à coups de lance dans les forêts, où il vit à l'état sauvage.

Des bœufs, introduits dans l'île en 1845, y ont prospéré; on pourrait donner à ces essais une certaine extension, et y trouver pour le bétail de bons produits d'alimentation.

Population. — Les quelques détails que nous avons donnés plus haut sur la forme du gouvernement de Taïti, sur les notions religieuses des indigènes, et sur la façon dont ils sont entrés dans certaines voies de progrès, suffisent pour montrer qu'ils sont d'une intelligence bien supérieure à celle des peuplades sauvages les plus favorisées sous ce rapport. Presque tous savent lire, un grand nombre d'entre eux écrivent; ils sont doués d'une certaine facilité de parole et d'un esprit vif et enjoué. Ils sont en outre très-courageux. Mais ces qualités naturelles sont plus que compensées par une mollesse indomptable, un violent penchant à l'ivrognerie, et une tendance irrésistible et prématurée vers les plaisirs et la débauche.

Extérieurement, les Taïtiens sont bien pris, d'une taille élevée, d'une physionomie douce; la teinte de leur peau est uniformément cuivrée : ils sont en général robustes et fort lestes. Ils appartiennent à une variété de la race *malaise*.

Cook avait estimé à 100,000 habitants le chiffre de la population de Taïti. Bien que le nombre des habitants tende à diminuer, ce calcul a été extraordinairement exagéré. Les derniers recensements accusent un chiffre total de 9,000 habitants.

Commerce. — Les principaux et presque les seuls objets d'*exportation* de Taïti sont la *nacre*, qui fournissait, en 1845, 700 tonneaux. Elle est recueillie dans les îles basses par des indiens plongeurs, que l'on paye, par mois, au moyen de 10 à 12 brasses d'étoffe (indienne commune, calicot croisé ou molleton rouge), ou bien d'une certaine quantité de tabac.

Les *perles* que les femmes des *plongeurs* extraient de leurs coquilles.

L'*huile de coco*, qui se fabrique en quantité considérable et se vend avantageusement, soit aux navires anglais, soit à ceux de Sydney. Cette production a fourni 235 tonneaux à l'exportation en 1845. Elle était payée 80 piastres par tonne.

L'*arrow-root*, dont nous avons parlé plus haut, est très-recherché des Américains, et se vend assez cher aux Etats-Unis et en Angleterre. Cette fécule alimentaire commence à être connue en France.

Les principaux objets d'importation sont les *étoffes de soie*, les *indiennes imprimées*, les *mousselines*, les *objets de toilette* à l'usage des femmes, les *articles d'épicerie* et de *quincaillerie*, les *fers en barre* ou *ouvrés*, les *vins de France*, du *Cap* ou de

Madère, les *fruits* et *conserves alimentaires* de Bordeaux, la *houille*, la *vaisselle*, les *cristaux*, les *cigares*, etc.

Ce commerce se fait, soit par Valparaiso, qui fournit la plus forte part à l'importation (1,780 tonneaux en 1845), et sert d'intermédiaire entre Taïti et la production d'Europe; soit avec la Nouvelle-Zélande, Sydney et les autres possessions anglaises de l'Océanie, qui l'entretiennent des produits de fabrication britannique; soit enfin avec les îles Sandwich, au moyen d'un cabotage actif employé à l'apport de certaines denrées alimentaires.

Le mouvement de la rade de Papéiti a donné lieu, pour l'année 1856 :

A l'entrée de 143 bâtiments de commerce, dont 65 français, 15 anglais, 15 américains, 34 des îles Sous-le-Vent, 3 havaïens, 3 néogrenadins, 4 chiliens, 2 de Rimatara, 1 suédois, 1 brémois, jaugeant 10,076 tonneaux, et portant 797 hommes d'équipage;

Et à la sortie de 140 bâtiments, dont 65 français, 14 anglais, 16 américains, 3 havaïens, 2 néogrenadins, 34 des îles Sous-le-Vent, 3 chiliens, 2 suédois, 1 brémois, jaugeant 11,800 tonneaux et portant 806 hommes.

16 baleiniers ont également relâché à Papéiti; ils jaugeaient 6,762 tonneaux, comptaient 484 hommes d'équipage, et portaient 20,130 barils d'huile.

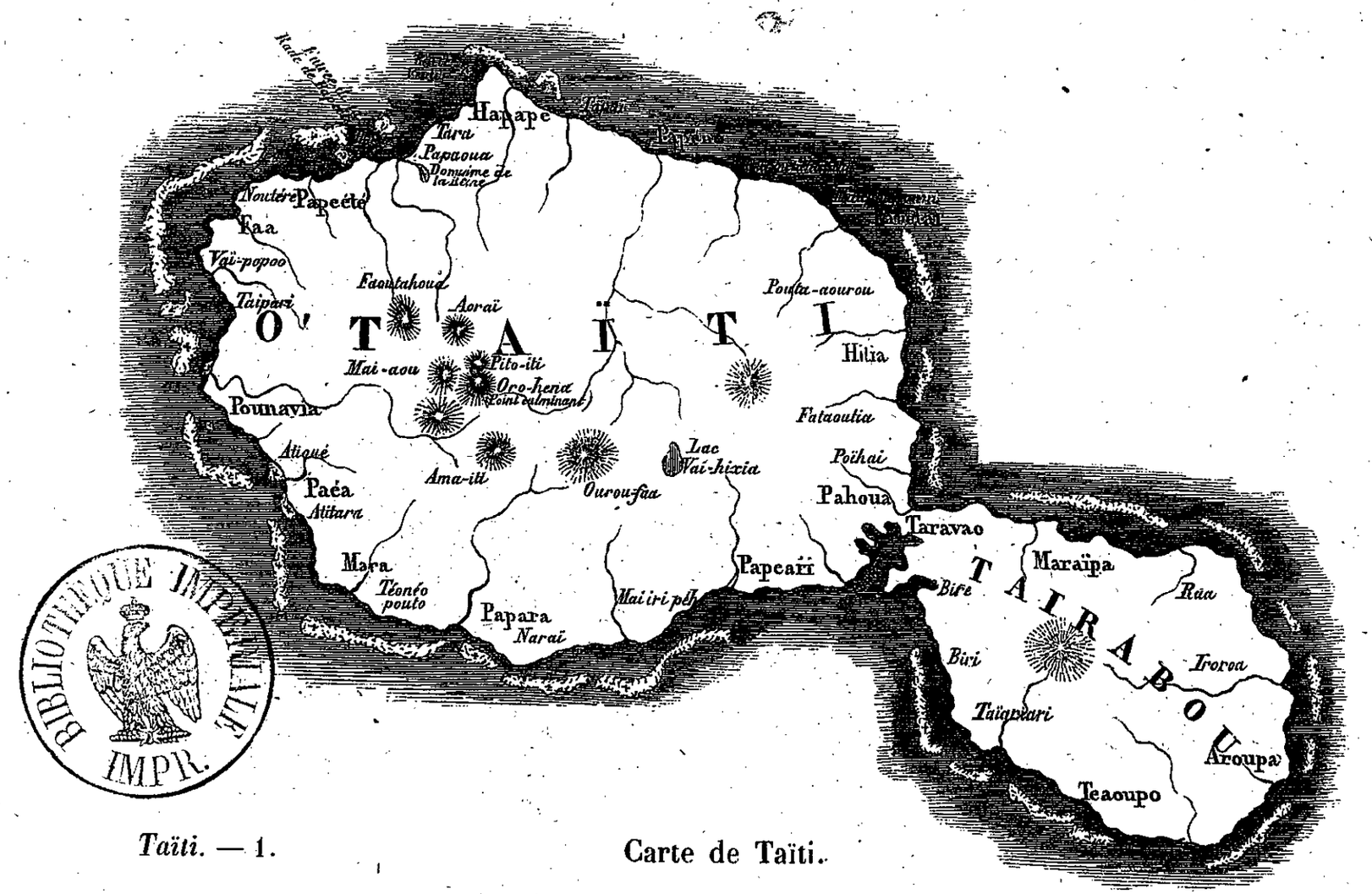
La valeur des importations s'est élevée, pour la même période :

Par bâtiments français, à.....	Fr.	1,159,334	
Par bâtiments étrangers, à.....		1,608,413	2,912,332 fr.
Par caboteurs des îles Sous-le-Vent, à..		144,585	

Celle des exportations :

Par bâtiments français, à.....	Fr.	848,920	
Par bâtiments étrangers, à.....		678,375	1,736,885 fr.
Par caboteurs des îles Sous-le-Vent, à..		199,590	
Le mouvement général du commerce a été de.....			4,649,217 fr.

Taïti est le chef-lieu de nos établissements français de l'Océanie, qui comprennent, en outre, les îles Marquises et la Nouvelle-Calédonie, placées chacune sous les ordres d'un commandant particulier.

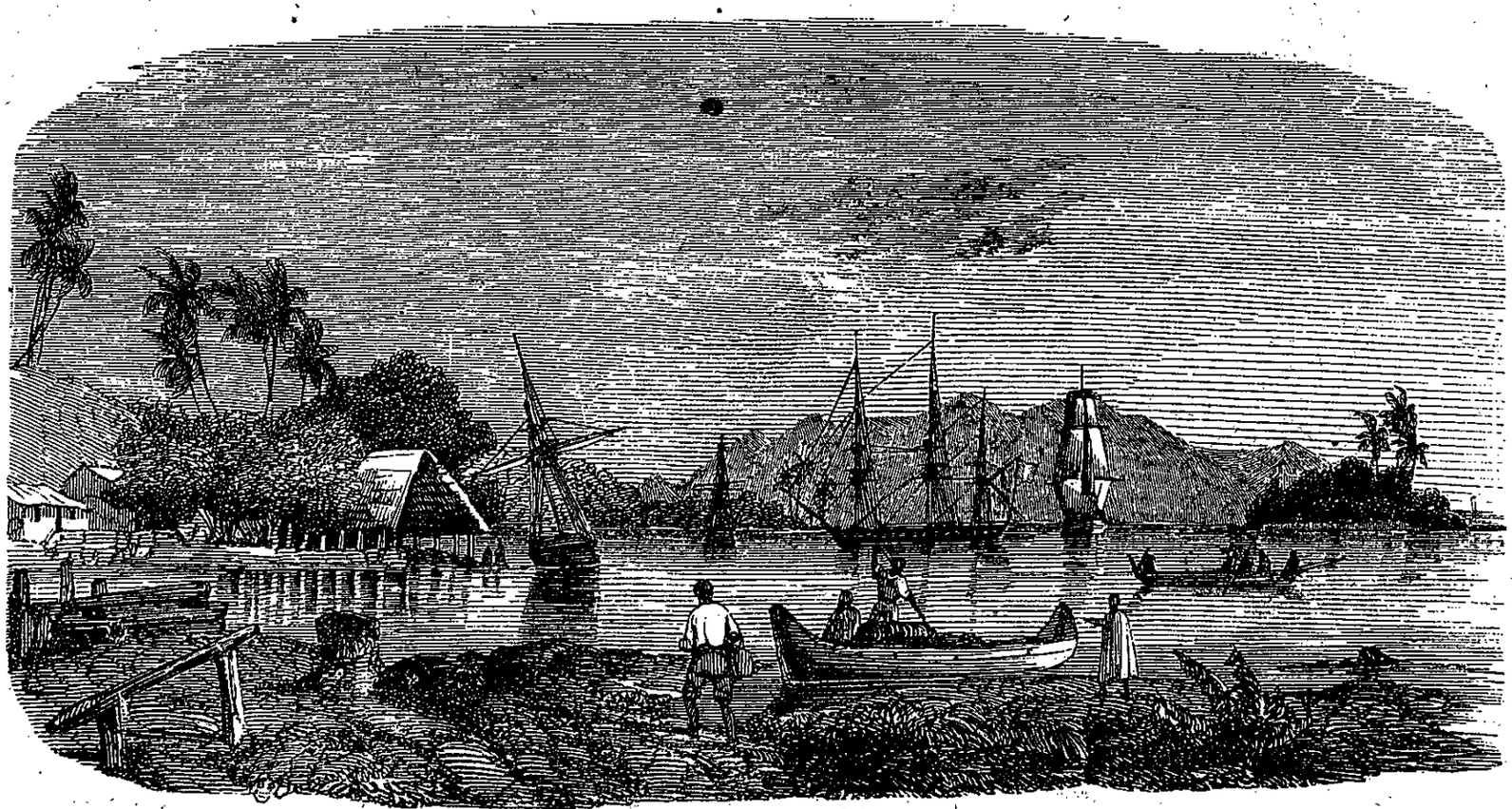


BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

Taïti. — 1.

Carte de Taïti.



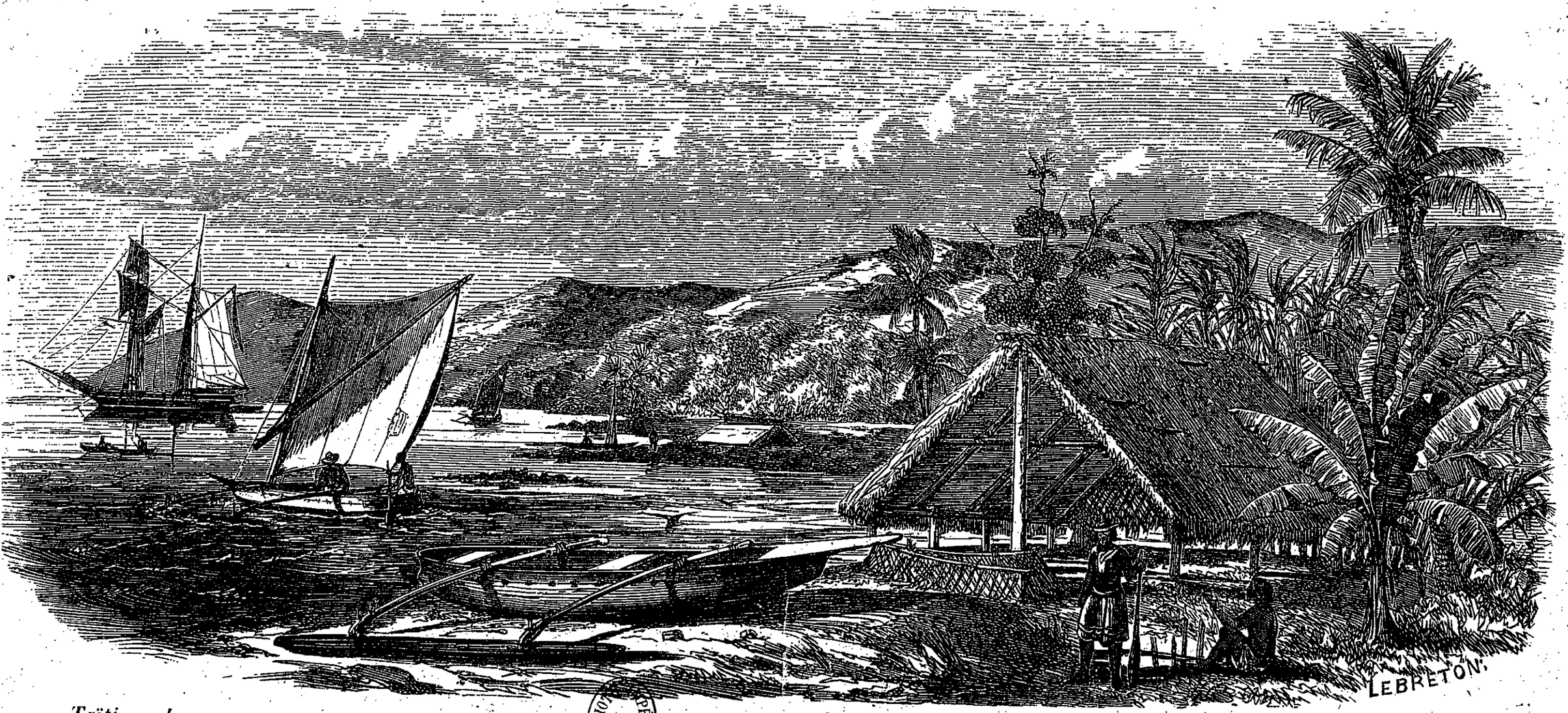


Taïti. — 2. **Baie de Papéiti.**

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE



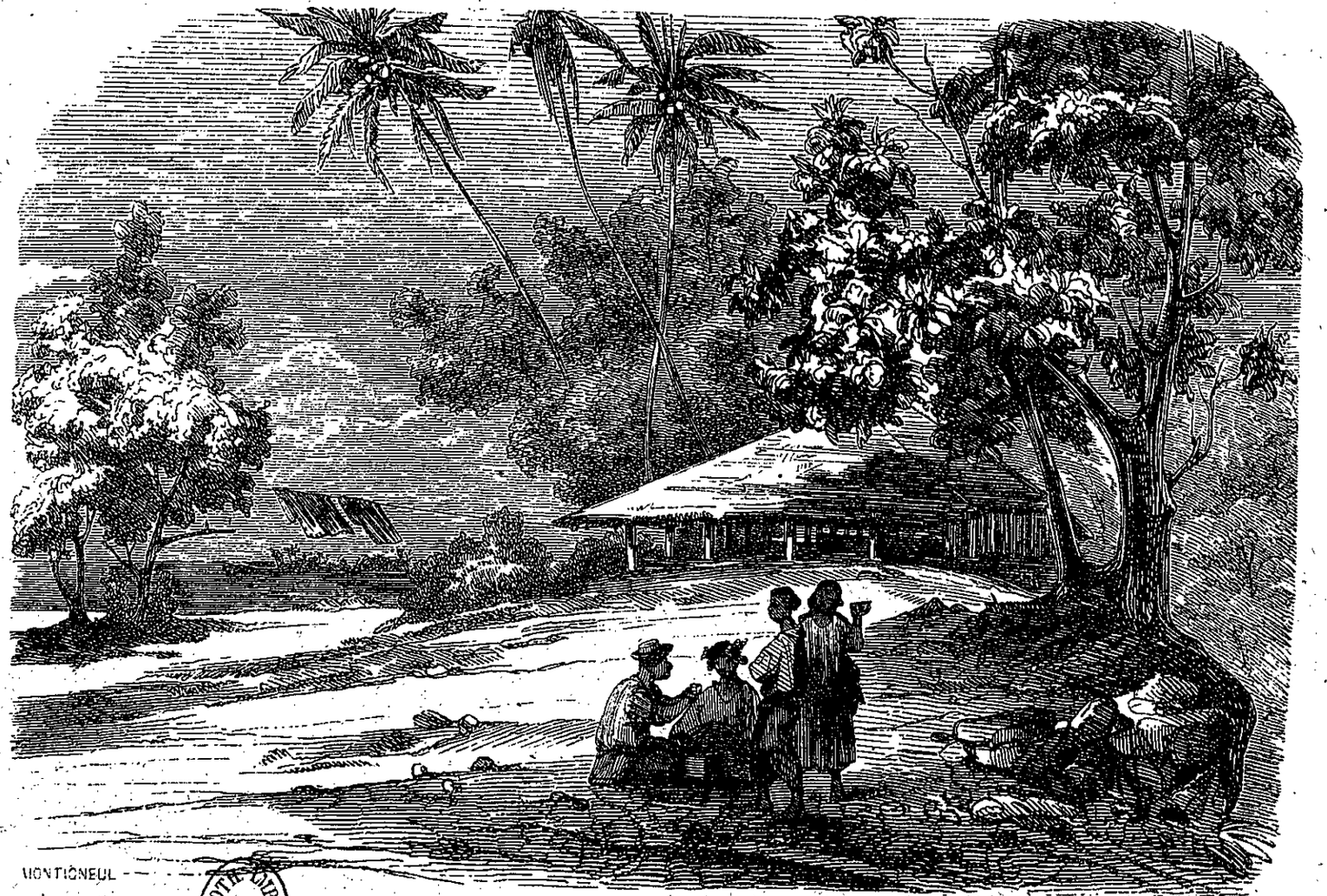
Taïti. — 3. La reine Pomaré.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPR.

Taïti. – 4.

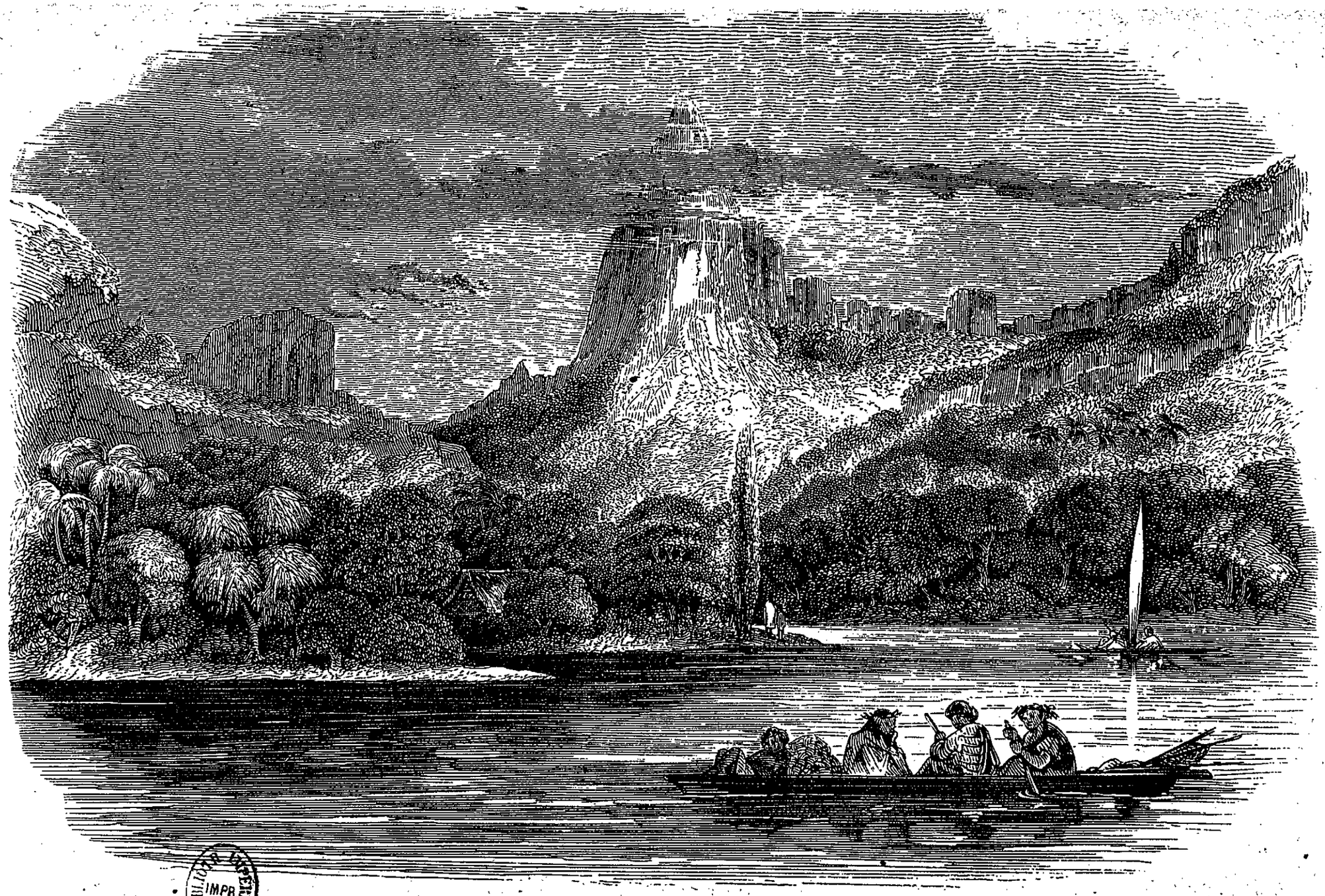
Plage de Papéiti.



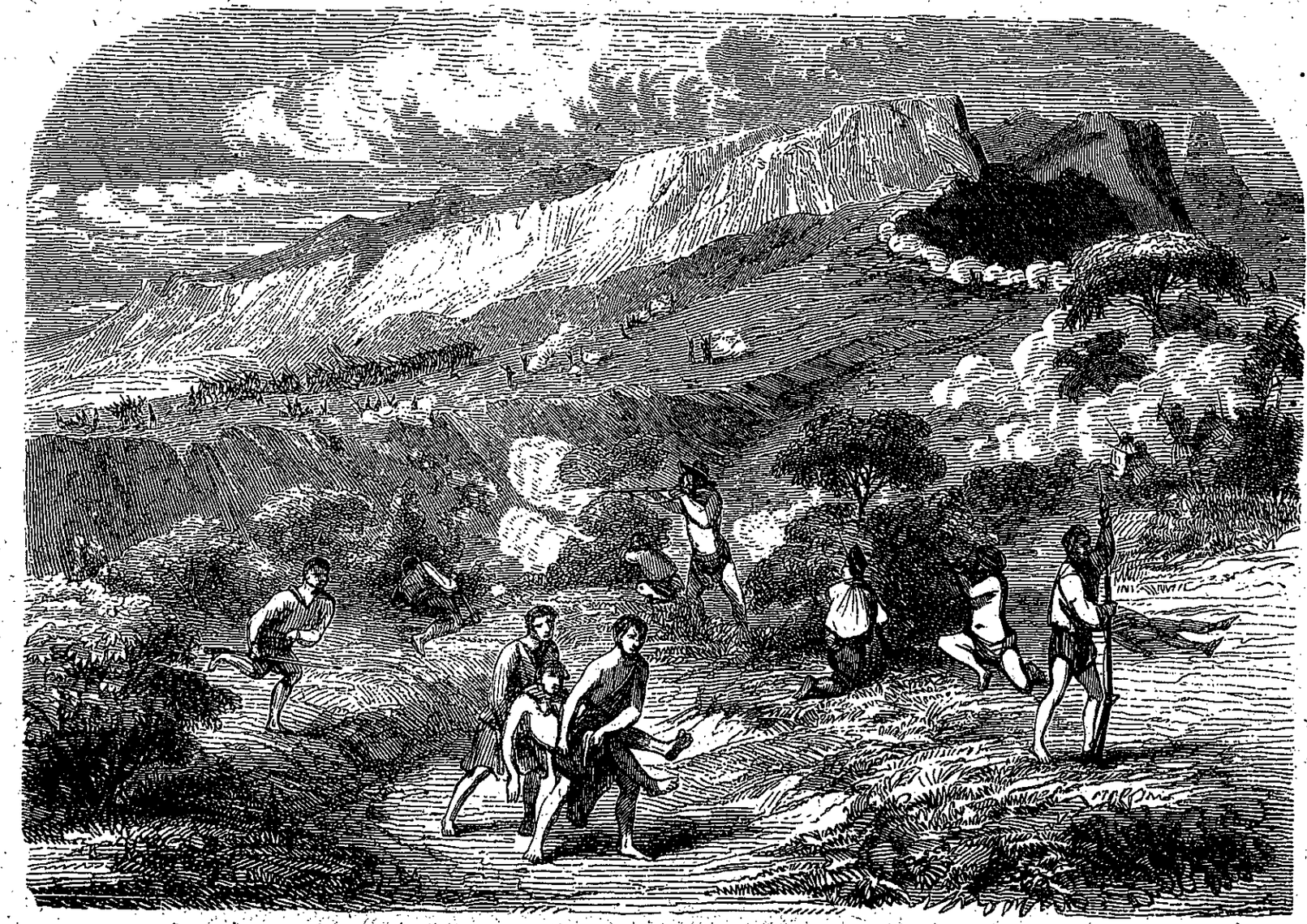
MONTIGNEUL

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

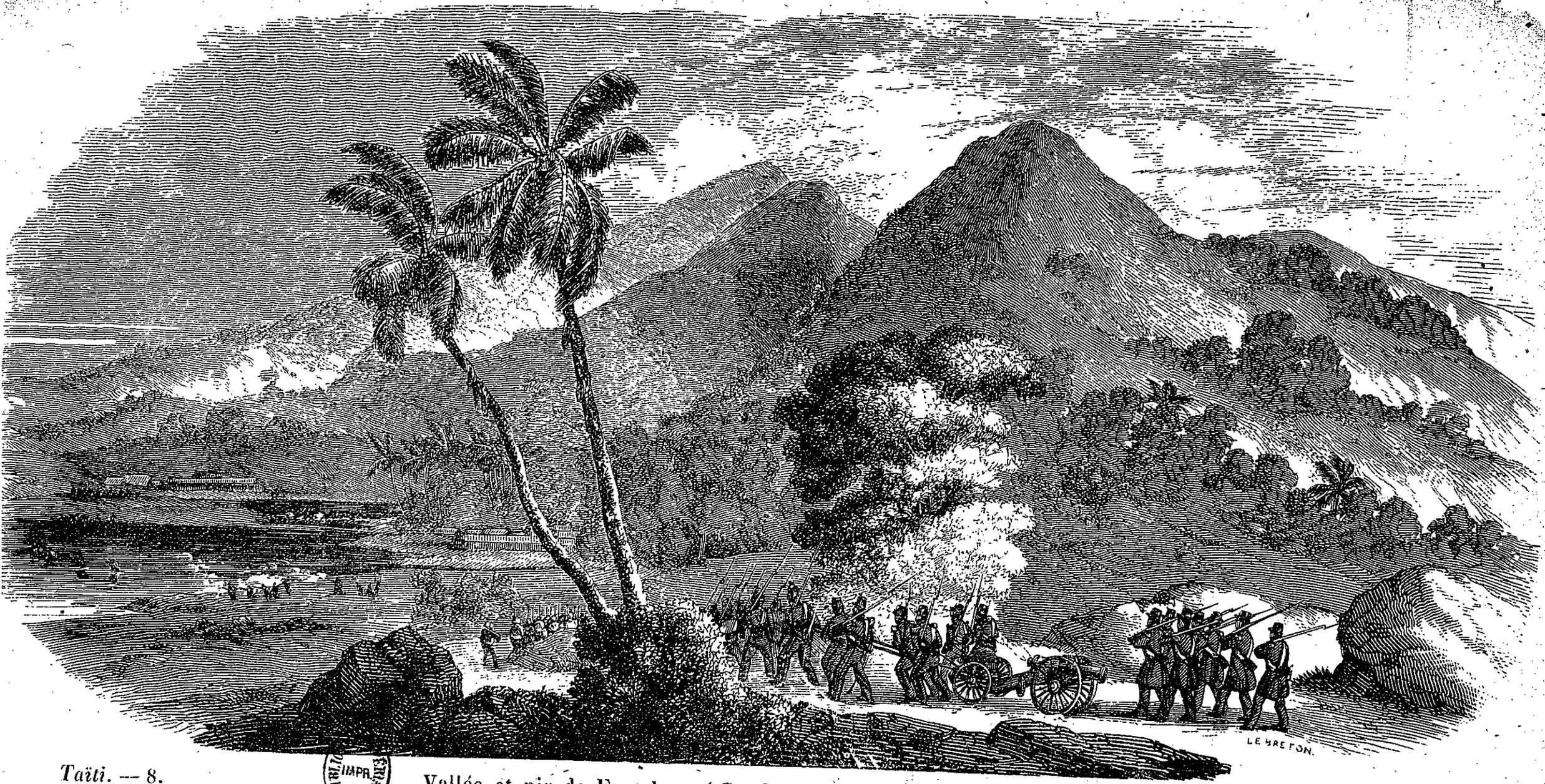
Taïti. — 5. Maison de plaisance de la reine Pomaré à Paofaï.



Taïti. — 6. Baie d'Eimao, résidence de la reine Pomaré lors de la prise de possession.



Taïti. — 7. Affaire du plateau de Papenoo. (10 mai 1846.)



Vallée et pic de Fautahua. (Combat du 17 décembre 1846.)

ILES MARQUISES [1].

Nous avons dit plus haut quelle avait été la pensée politique qui, vers 1840, avait inspiré à la France l'occupation de plusieurs terres nouvelles dans les différentes mers du globe. Les îles Marquises furent un de ces points désignés pour servir d'appui et de refuge à nos navigateurs.

Le 17 mai 1842, l'amiral Dupetit-Thouars, commandant en chef de la station navale de l'océan Pacifique, arborait le pavillon français sur Tahuata et prenait possession de cette île et du groupe S. E. des Marquises, en présence et de l'aveu du roi Yoteté, des principaux chefs et d'un grand concours d'indigènes. L'acte de reconnaissance de la souveraineté de la France était signé le même jour dans la case du grand chef.

L'emplacement où l'établissement nouveau allait être construit dans la baie de Vaïtahu, choisi et arrêté d'un accord commun, s'élevait comme par enchantement par les mains des marins de la *Reine-Blanche* et de ceux de la 120e compagnie destinés à en former la garnison. Le 22 mai, la baraque consacrée au logement de la garnison et celle des vivres, qui avaient été construites, pendant la traversée, à bord du bâtiment amiral, étaient élevées, ainsi que le four et un magasin à poudre; l'établissement pouvait s'administrer lui-même.

Le 5 mai, la souveraineté de la France avait été également reconnue dans l'île d'Hivaoa (la Dominique), dans la baie d'Hanamanu; les chefs avaient demandé et obtenu de prendre le pavillon français, moyennant quoi ils devaient construire, pour nos besoins, une case de 20 mètres de long sur 8 mètres de large.

Cependant quelques difficultés survenues avec Yoteté et dans lesquelles avait été impuissante l'intervention de M. François de Paule, alors supérieur de la mission dans ces îles, nécessitèrent des mesures rigoureuses à l'égard de ce chef: son fils dut être emmené en ôtage pour obtenir réparation d'insultes faites par un de ses sujets à un Espagnol qui servait d'interprète à l'amiral.

---

[1] Voir, page 118, les gravures extraites de *l'Illustration*.

Après avoir laissé une garnison à Tahuata, M. Dupetit-Thouars se rendit à Ua-Pou, où il trouva la mission dispersée; une dizaine de prosélytes seulement avait gardé le souvenir pieux des missionnaires et conservé la croyance chrétienne. Pressé par les exigences de ses instructions, l'amiral ne fit que passer devant cette île, dont il visita la baie principale, appelée Hukahau. Le 31 mai, il arrivait au mouillage de Taïohae, dans l'île de Noukahiva, et prenait possession de cette île et du mont Tuhiva, situé au Sud de la baie d'Hacapehi, cédée en toute propriété à la France pour y faire un port et pour y fonder les établissements qui nous seraient utiles. Le roi Temoana et les principaux chefs signaient, le 31 mai, l'acte qui consacrait la reconnaissance de notre souveraineté sur cette île et sur le groupe N. O. qui en dépend.

Le jour même, des tentes furent dressées dans la baie, et les travaux d'établissement commencèrent avec les bras des marins de la *Reine-Blanche* et de ceux de la 2e section de la 120e compagnie. Un fort s'éleva sur un emplacement désigné. Les indigènes aidaient nos ouvriers et fabriquaient de la chaux, tandis qu'une espèce d'argile trouvée dans l'île servait à façonner des briques. Le 4, l'amiral était rejoint au mouillage de Taïohaé, par la *Triomphante*, et le 7, par le *Jules-César*, qui complétaient les moyens d'action mis entre ses mains pour l'occupation de cet archipel.

Le 9, M. Dupetit-Thouars, secondé par l'intervention toute-puissante de M. François de Paule, amenait entre le roi Temoana, chef des Feiïs, et sa femme, retenue par les chefs des Taoias, un rapprochement qui, en assurant à Temoana la souveraineté entière de l'île (la princesse devant hériter du pouvoir suprême chez les Taoias), consacrait la paix de l'île et la domination de la France.

Telles sont les circonstances qui ont présidé à l'occupation de ces îles.

Hydrographie et topographie. — L'archipel des îles Marquises est situé entre les parallèles de 7° 50′ et de 10° 30′ de latitude Sud et les 140° et 143° de longitude Ouest de Paris. Il forme deux groupes composés d'une douzaine d'îles, dont trois seulement offrent quelque étendue.

Ces îles sont, en venant par le Sud : *Fatuhiva*, ou *Otahi-Hoa*, ou la *Magdalena*, qui a de 15 à 20 milles de circuit, et renferme une population de 1,000 à 1,200 habitants.

A 10 lieues, on rencontre *Montane*, de 5 à 6 milles d'étendue, étroite, haute et déserte aujourd'hui.

A l'Ouest de cette dernière, et séparée par un beau canal, se trouve *Tauata* ou *Tao-Wati*, de 25 à 30 milles de circuit, et peuplée de 600 habitants. C'est dans une baie de cette île appelée Vaïtahu qu'a été formé notre premier établissement, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Au Nord de cette dernière. *Hivaoa* ou *Ohiva-Hoa*. Elle offre une étendue de 24 milles de longueur sur 6 à 10 milles de largeur. Sa population est de 6,000 habitants.

A 6 ou 7 lieues d'Hivaoa, *Futuku*, ou *Fetougou*, ou *île Hood*, de 8 à 10 milles de circuit.

Ces îles forment le groupe du S. E., dont Tauata est la principale.

A 22 lieues de *Futuku*, on rencontre *Ua-Pou*, ou Oua-Poua, ou Roa-Poua, de 20 milles de circonférence, renfermant de 1,000 à 1,200 habitants.

A 20 milles se présente *Noukahiva* ou *Nukuhiva*; elle a 17 milles de l'Est à l'Ouest, sur 10 milles du Nord au Sud, et renferme 2,700 habitants. Elle est aujourd'hui le siége de notre établissement et la résidence d'un commandant particulier.

A 10 milles de Noukahiva, *Ua-Uka* ou *Roua-Houga*, île haute et peuplée de 300 à 400 âmes.

Les petites îles désertes de *E-Iao-Hatu-Tu* et *Motu-Iti* complètent ce groupe dit du N. O., dont Noukahiva est la principale.

La *Revue coloniale* a commencé, dans son numéro de décembre 1857, la publication d'une série d'articles dus à M. Jouan, dernier commandant des Marquises, et qui contiennent sur l'histoire, les productions et les ressources de ces îles, des renseignements puisés à la source même, qui nous dispensent d'entrer, sous ces divers rapports, dans des détails étendus.

Les améliorations obtenues jusqu'ici aux îles Marquises, pour la civilisation des habitants, pour le développement des cultures et l'acclimatation des animaux utiles à l'agriculture et à l'alimentation, ont d'ailleurs fait fort peu de progrès depuis l'occupation.

Cet archipel en est donc réduit à peu près à ses ressources naturelles, dont quelques-unes pourraient certainement constituer des éléments intéressants de commerce si des entre-

prises sérieuses s'y formant appelaient dans ces parages un mouvement de navigation dont ils ont été privés jusqu'ici.

L'*indigo* croît abondamment dans ces îles, il y est d'une belle espèce et ne donnerait lieu à aucun frais de culture.

Le *coton* et le *tabac* y poussent parfaitement.

Le *mûrier* à papier fournit la matière de certaines étoffes.

La *noix de Bancoul*, dont nous parlions à propos de Taïti, pourrait y donner l'élément de nombreux chargements; cet oléagineux sera sans doute prochainement fort recherché par le commerce, quand on connaîtra son utile application industrielle et la facilité qu'il y a à se le procurer.

Quelques bois de construction, tels que le *tamanu*, le *latanier*, le *badamier*, le *tou*, le *hau*, etc., pourraient être utilement exploités pour servir aux constructions et à l'ébénisterie.

L'*arbre à pain*, l'*igname*, sont les principaux éléments de la nourriture des Noukahiviens. On trouve encore, à l'état indigène, le *cocotier*, dont on extrait un peu d'huile, le *ricin* et quelques autres oléagineux.

La culture pourrait en outre doter ces îles d'une foule de plantes utiles d'Europe ou des tropiques.

Comme à Taïti, le *cochon* paraît être un animal indigène dans ces contrées, ou du moins serait-il fort difficile de remonter à l'époque à laquelle il y aurait été introduit. C'est la seule viande que l'on trouve aux Marquises, avec quelques bœufs amenés par l'amiral Dupetit-Thouars, et qui formaient, en 1844, un troupeau d'une centaine de têtes.

Quelques chevaux et quelques ânes introduits à la même époque ne paraissent pas avoir augmenté en nombre.

On trouve également dans ces îles quelques *poules*, des *perdrix* et des *pigeons*, et une espèce de *caille*.

Les naturels se livrent à la pêche, qui est assez abondante sur leurs côtes.

Population. — Malgré leurs efforts persévérants, les missionnaires n'ont pu encore faire des prosélytes bien fervents des habitants des îles Marquises. Une église a été construite en 1854 à Taïo-Hae; elle reçoit néanmoins la visite d'un grand nombre de fidèles. L'île Fatuhiva paraît être seule restée complétement rebelle à l'influence chrétienne. Ces naturels étaient encore adonnés à l'anthropophagie, lors de notre occupation. Différents en cela des Taïtiens, chez lesquels cette coutume

barbare a dès longtemps disparu, ces insulaires s'éloignent encore de ces derniers sous beaucoup d'autres rapports [1].

Ils ne paraissent pas appartenir à la même origine, ou du moins ils forment une variété très-tranchée de la même race. Leur teint est à peu près le même, mais les traits des Marquésans sont plus réguliers que ceux des Taïtiens, et se rapprochent davantage du type européen.

Les femmes sont plus délicates que les Taïtiennes. Les indigènes se couvrent de tatouages, usage inconnu à Taïti. Leur langue, quoique offrant des racines analogues à celle qu'on parle dans les îles de la Société, forme néanmoins un dialecte tranché.

Malgré leur goût d'anthropophagie, et bien que les tatouages dont ils se peignent et les ornements guerriers dont ils se couvrent leur donnent parfois une apparence féroce, les indigènes sont assez doux, mais moins accessibles pourtant à la civilisation que leurs voisins de Taïti.

Leurs notions religieuses étaient également plus barbares; des coutumes superstitieuses, qu'on n'a pu encore extirper entièrement, les livraient à la sauvage influence de leurs prêtres.

Comme on l'a pu voir plus haut, le nombre des habitants de l'archipel ne dépasse pas aujourd'hui, 12 à 13,000 âmes; comme à Taïti, la population paraît diminuer par le fait des excès alcooliques que l'on est impuissant à empêcher, malgré les mesures les plus sévères. Le Marquésan paraît d'ailleurs encore moins disposé au travail que le Taïtien.

Météorologie. — Le *climat* des îles Marquises est à peu de chose près celui de Taïti; les saisons y sont divisées de la même manière. Néanmoins le thermomètre paraît se maintenir à une plus grande hauteur à Noukahiva qu'à Papéiti (il varie entre 23 et 27 degrés).

L'expérience de plusieurs années d'occupation avait démontré l'insuffisance, au point de vue maritime, de l'établissement des Marquises. Ce groupe qui offrait sans doute, à plusieurs titres, certaines ressources précieuses à la colonisation, est rejeté si loin dans des parages peu fréquentés qu'il ne se trouve que sur le passage de quelques baleiniers se rendant

---

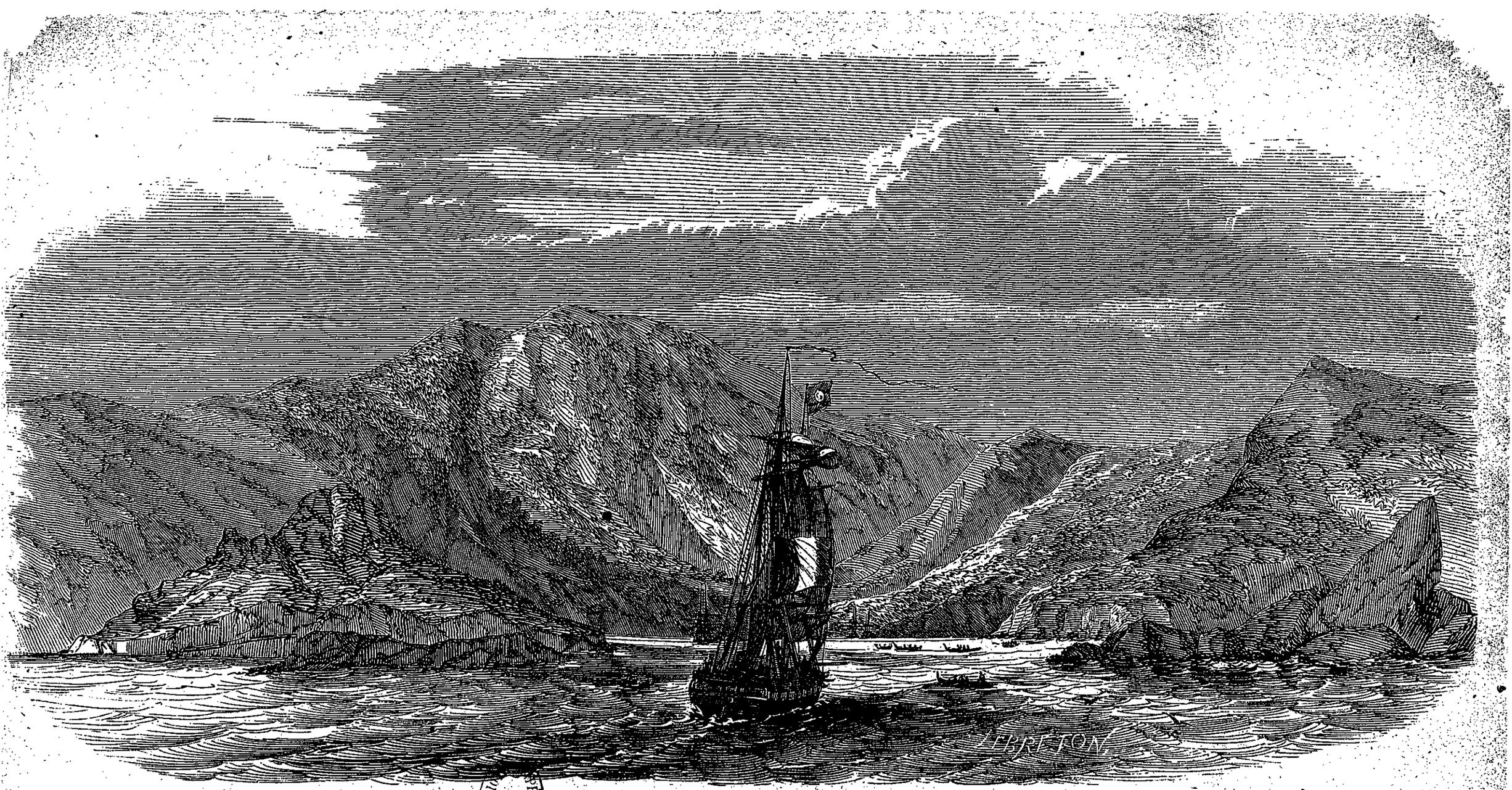
[1] Voir pour les mœurs et les coutumes des habitants des îles Marquises, comparées à ceux de Taïti, la *Revue coloniale*. t. V, 1re série, p. 1 et suivantes.

dans les mers du Sud, et ne semble point destiné, par sa seule importance, à attirer un courant commercial dont il serait seul l'objet.

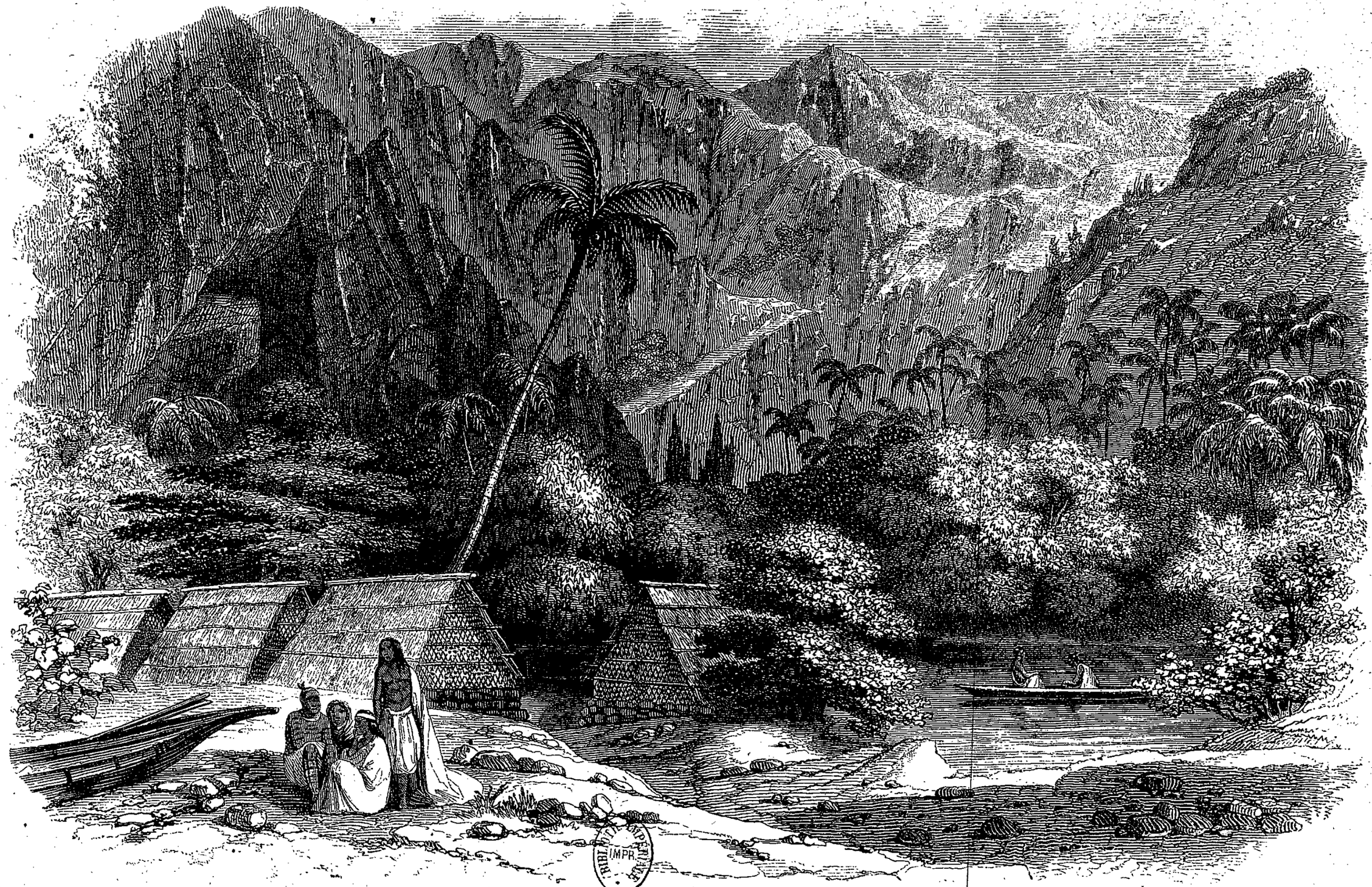
Ces diverses considérations réunies avaient fait mettre en doute, dès 1847, l'utilité de la conservation des îles Marquises. La pacification complète de Taïti et la détermination prise de fixer dans cette île, plus favorablement située, le siége du gouvernement de nos établissements de l'Océanie, apportèrent à notre occupation de Noukahiva des restrictions nécessaires. On se borne à y maintenir une faible garnison pour la garde des pavillons et pour le maintien de notre souveraineté. En 1849, l'évacuation complète fut résolue et même admise par un décret; mais, peu de temps après, et à l'occasion de la préparation de la loi de 1850, sur la déportation politique, l'évacuation fut contremandée.

La loi du 8 juin intervint, qui désigna Noukahiva comme lieu d'exécution de la mesure décrétée. En 1851, M. le capitaine de vaisseau Page, nommé gouverneur de nos établissements de l'Océanie, fut chargé d'y faire réparer, et d'approprier à un commencement de pénitencier, les constructions existantes à Taïo-Haé. On y envoya trois déportés avec leurs familles; mais les événements de décembre 1851 ayant eu pour résultat de suspendre indéfiniment la peine de la déportation telle qu'elle avait été réglée par la loi de 1850, deux ans s'écoulèrent sans que le pénitencier de Noukahiva vit augmenter son personnel de condamnés.

En 1853, l'un des déportés obtint la commutation de sa peine en celle du bannissement. L'année suivante, les deux condamnés restants furent l'objet de la même mesure. Le pénitencier fut alors fermé; une partie des constructions existantes fut transférée à la Nouvelle-Calédonie, et l'établissement fut réduit, sous le rapport du matériel et du personnel, à la simple condition d'expectative qu'exige la loi de 1850, tant qu'elle reste en vigueur et sans applieation.



Iles Marquises. — 1. Noukahiva, — Baie de Taïohaé.



Iles Marquises. — 2.

Noukahiva. — Entrée de la vallée d'Akahouï.

NOUVELLE-CALÉDONIE [1].

La Nouvelle-Calédonie est la dernière contrée dont la France ait pris possession. Son occupation ne date que du 24 septembre 1853. Un procès-verbal de cet acte, dressé à Balade, en présence des officiers du *Phoque* et des missionnaires français, a été revêtu de la signature de M. Février Des Pointes, commandant en chef des forces navales de l'océan Pacifique, qui avait reçu, à cet effet, des ordres du gouvernement.

Le 29 du même mois, le même officier général plantait également le pavillon français sur l'île des Pins, dépendance de la Nouvelle-Calédonie, en présence et de l'aveu du chef Vendegou.

Quelque temps après, en janvier 1854, M. Tardy de Montravel arrivait à la Nouvelle-Calédonie avec mission spéciale de faire acte de possession sur les principaux points de cette île.

Cet officier supérieur trouva notre drapeau déjà planté à Balade et à l'île des Pins; il se rendit alors à Saint-Vincent et à Port-de-France, qu'il occupa, puis visita successivement les ports principaux de la côte Est et de la côte Ouest; c'est à ces explorations que nous devons les premières notions sérieuses que nous ayons eues sur la Nouvelle-Calédonie.

Pressentie par Bougainville, qui n'eut pas le temps de la reconnaître, la Nouvelle-Calédonie fut découverte, le 4 septembre 1774, par le capitaine Cook. Le premier point qui frappa cet illustre navigateur fut un grand cap de la côte Ouest, auquel il donna le nom de *Colnett*. Quelques jours après il abordait, avec les deux bâtiments sous ses ordres, la *Résolution* et l'*Aventure*, au havre appelé *Balade* par les indigènes, et situé sur la même côte, à quelques milles au Nord du cap Colnett. Cook profita de son séjour dans ces parages, pour faire opérer deux reconnaissances scientifiques dans l'intérieur de l'île. L'une, conduite par le naturaliste Forster, embarqué sur la *Résolution*, donna lieu à quelques informations utiles et curieuses, que le temps a confirmées en grande

---

[1] Voir, page 142, les gravures extraites de *l'Illustration*.

partie. L'autre, sous les ordres du lieutenant Pickersgill, de la *Résolution*, se borna à quelques renseignements insignifiants.

Le 23 septembre, Cook, qui s'était remis en marche en longeant la côte du Nord au Sud, découvrit, au-dessous de la Nouvelle-Calédonie, au S. E., une île assez importante à laquelle il donna le nom d'*Ile des Pins*, à cause du grand nombre d'arbres de cette espèce qu'il y rencontra.

L'expédition qui alla à la recherche de La Pérouse, sous les ordres du contre-amiral d'Entrecasteaux, reconnut d'abord le 16 avril 1792, la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, et en dressa un tracé hydrographique sous voiles, sans y aborder. Au retour de son voyage infructueux, ce navigateur étudia cette île plus en détail; il toucha à Balade le 30 germinal an Ier de la République, et envoya un naturaliste distingué, La Billardière, explorer l'intérieur de la contrée. Cette exploration, à laquelle La Billardière consacra trois semaines, révéla quelques faits nouveaux sur la nature du sol et les mœurs et habitudes des indigènes.

C'est à d'Entrecasteaux que l'on doit également la découverte des îles Loyalty. Il toucha sur la partie Nord de l'une d'entre elles qu'il nomma *Beaupré*.

Ces îles, qui sont considérées comme des dépendances de la Nouvelle-Calédonie, furent visitées par Dumont-d'Urville, du 15 au 20 juin 1827, lors de son voyage autour du monde, à bord de l'*Astrolabe*. Il reconnut en même temps la portion septentrionale de la grande île, et il comptait compléter les travaux de d'Entrecasteaux, et les relier à ceux de Cook, lorsque les exigences de sa mission l'appelèrent vers d'autres parages.

Depuis lors, la Nouvelle-Calédonie fut visitée par le *Bucéphale*, le 19 décembre 1843. Ce bâtiment, commandé par M. Julien La Ferrière, capitaine de corvette, déposa à Balade deux missionnaires conduits par Mgr Douane, évêque d'Amata, qui formèrent sur ce point le centre de la mission qui devait rayonner sur toute l'île. En vertu d'un contrat passé avec Tea-Parama, chef de cette partie de l'île, la mission fut mise en possession d'un terrain, sur lequel l'équipage du *Bucéphale* construisit une maison.

Plusieurs bâtiments de l'Etat, faisant partie de la station de l'océan Pacifique, touchèrent à la Nouvelle-Calédonie, à diverses époques. On cite le *Rhin*, qui aborda à Balade en sep-

tembre 1845, sous le commandement de M. Bérard, puis la *Seine*, qui se perdit malheureusement sur la côte, entre le cap Colnett et Balade; le commandant de ce bâtiment, forcé de séjourner dans le pays, fut accueilli avec son équipage par les missionnaires, et fit quelques explorations chez les tribus voisines.

En 1847, les missionnaires furent chassés de Balade, pillés et maltraités par les indigènes; la *Brillante*, commandée par M Dubouzet, arriva heureusement à temps pour les recueillir. Une partie d'entre eux essayèrent vainement de se fixer aux îles Loyalty et aux Nouvelles-Hébrides; les autres abordèrent, le 15 août, à l'île des Pins. Monseigneur d'Amata rejoignit ces derniers, et forma avec eux, dans cette île, le noyau d'une nouvelle mission.

Ce prélat, sans perdre courage, fit de nouvelles tentatives d'établissement à Hienguène, à Balade et à Puebo. Attirés sur le premier de ces points par les promesses menteuses du chef Buarate, les missionnaires n'échappèrent que par la fuite à d'horribles dangers qui menaçaient leur vie. Un essai du même genre entrepris à Yaté, au Sud de l'île, eut le même sort; il ne resta de ces deux tentatives que quelques néophytes qui suivirent les missionnaires à Futuna, l'une des Hébrides, et augmentèrent le nombre des catéchumènes déjà rassemblés dans cette petite île.

Un certain nombre d'entre eux revinrent à Balade, avec quelques prêtres, vers 1851, et produisirent d'abord sur les sauvages de cette baie, un effet très-salutaire. La mission se releva. Elle fut visitée, cette année même, par l'*Alcmène*, en reconnaissance dans ces parages, qui devait bientôt après, en périssant sur l'île des Pins, perdre les précieux renseignements qu'elle avait péniblement rassemblés.

Une reconnaissance confiée à cette époque à une chaloupe de l'*Alcmène*, commandée par deux officiers, MM. de Varennes et Saint-Phal, et montée par quinze hommes, eut une épouvantable issue. Surpris par les naturels, sur une petite île du Nord de la Nouvelle-Calédonie qu'ils croyaient inhabitée, matelots et officiers furent massacrés et dévorés par les indigènes. Le commandant de l'*Alcmène* tira vengeance de cet acte horrible en faisant brûler et saccager toutes les plantations que les sauvages s'étaient empressés d'abandonner.

Cet acte inouï et les rapports qu'envoya sur ce sujet le commandant de l'*Alcmène*, joints aux sollicitations des mission-

naires, contribuèrent pour quelque chose à la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie. Monseigneur d'Amata ne devait pas voir cet événement, qu'il appelait depuis si longtemps de tous ses vœux : il mourut le 27 avril 1853, à Balade, où il était revenu, des suites des fatigues de tout genre que lui causait sa mission apostolique. Cinq mois après, le pavillon français flottait à Balade.

Quelques missionnaires se sont établis, depuis un an environ, sur le territoire de *Tuo*, tribu voisine de Hienguène. Menacés par les gens de Buarate, ils ont été défendus par ceux de Tuo ; mais ils craignaient d'être contraints bientôt de se retirer sur l'établissement principal formé à Numéa, sous le nom de la *Conception*.

Ce noyau de fidèles qu'ils nomment *réduction*, s'alimentait chaque jour de catéchumènes nouveaux qui, suivant la fortune de ces apôtres, formaient, sous leurs yeux, une petite république laborieuse et soumise.

Là se borne le passé de la Nouvelle-Calédonie, Les peuplades primitives, de la nature de celles qui occupent cette île, n'ont pas d'histoire, pas même de traditions. Elles ne commencent à entrer dans ce domaine que le jour où elles sont mises en contact avec les Européens, et alors elles s'effacent devant le développement de l'action civilisatrice, qui tend à les englober et à les assimiler, en effaçant peu à peu les traits accentués de leur sauvage physionomie.

Quelques tentatives de prosélytisme entreprises par les missions protestantes, n'eurent aucun résultat à la Nouvelle-Calédonie ; ces missions se portèrent plus particulièrement dès lors sur les Nouvelles-Hébrides, où elles firent quelques conquêtes.

En dehors des bâtiments de l'Etat et des diverses missions, la Nouvelle-Calédonie a été souvent visitée par les *sandaliers*, caboteurs de l'Australie qui venaient au moyen d'échanges y recueillir les précieuses ressources en bois de sandal et autres que possède ce pays.

Mais ces hommes, poussés par le lucre, ont eu, sur ces malheureuses peuplades, plutôt une action dissolvante qu'une influence morale et civilisatrice. Ils ont développé chez eux le goût des boissons fermentées, le libertinage et le vol. Ils n'ont d'ailleurs rien appris à la science hydrographique ; leur but étant de cacher le plus possible la source du commerce avantageux et sans concurrence qu'ils trouvaient dans cette île.